Document generated on 07/15/2025 5:58 a.m.

Espace
Art actuel

Des dictatures au temps du néolibéralisme
Dictatorships in the neoliberal age

André-Louis Paré

Number 125, Spring–Summer 2020

Dictatures
Dictatorships

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93258ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Paré, A.-L. (2020). Des dictatures au temps du néolibéralisme / Dictatorships in the neoliberal age. *Espace*, (125), 2–11.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DICTATORSHIPS IN THE NEOLIBERAL AGE

It is remarkable that the idea of dictatorship
is as contagious today as liberty was in bygone days.
Paul Valéry[1]

The idea of dictatorship straightaway evokes a political regime in which the authority mostly rests in the hands of a single person. In just two centuries, this mode of power has risen in parallel to democratic regimes, which are based on—at least in principle—the state's guarantee of fundamental freedoms. But one must also bear in mind that this notion of dictatorship is not limited to a single authoritarian vision. In seeking to overcome the injustice that class privilege causes, Karl Marx envisaged the dictatorship of the proletariat as a necessary passage in order to achieve a more just and equitable world. Nowadays, faced with the urgency to radically stop global warming, others are wondering if we should not impose an ecologism in order to remedy the inaction of democratic regimes, which have failed to accelerate the process to the detriment of our freedom as consumers. In other words, as a form of governance, dictatorship responds to various ideologies that demand either order or equity. Yet, in a more subtle manner, can it not also be exerted from within a democratic system?

On the eve of World War II, the rise of dictatorships in a Europe that had fought so hard for freedom puzzled the poet and philosopher Paul Valéry. This thriving growth appears to be with us still and is currently taking on various forms. Of course, populism is rapidly gaining ground, but can dictatorship also develop in our consumerist societies in which certain values are upheld, notably, by way of advertising or "the art of living." In this regard, paragons of beauty and lifestyles are proposed on the basis of images transmitted by the media. This dictatorship of beauty, success and performance at any cost is often reflected in the promotion of consumer goods. As Dominique Bourg explains, for decades neoliberalism has been imposing its economic power above and beyond our political sovereignty.[2] As a decision-making body, politics renounces its sovereignty in favour of economic, or even technological entities, which direct not only the ways we act, but also how we think. Therefore, the dictatorship is not necessarily linked to a regime that is controlled by a single tyrant. Quite the contrary, its tyranny is manifest in a subtle manner on various social media and advertising platforms, which shape our behaviour, for example through algorithms that recommend products or activities. Discretely, these social phenomena, based on another's hold over oneself, compel us to what Alain Accardo calls an "involuntary servitude."[3] In view of these market diktats to which we have consented, often blindly, certain critical discourses that artists put forth are quite revealing.

For the book, titled *La dimension éthérique du réseau*,[4] the artist photographer Benoit Aquin took pictures on several continents and countries of all political allegiances to highlight what he calls the "the dictatorship of efficiency." The book shows cityscapes filled with mobile telecommunication relay-antennas and electrical grids, but also people glued to their smartphones. In a text that he addresses to a certain Elena, Anton Bequii, the author's imaginary alter ego, speaks of his worries regarding technological abuses. He takes stock of the horrible context in which humanity is carrying on and questions the power of art and its capacity to impart something of worth in these circumstances. Nevertheless, while for some this deadly logic heralds dark days, for others the multiplication of telecommunication networks makes it possible to envisage a better relationship to our immediate surroundings. But, it must be said, this hyper-connected world is also the new norm wished for by the "happiness industry." *Our Happy Life*, an exhibition presented at the Canadian Centre for Architecture in the autumn of 2019, sought among other things to highlight the way in which new technologies impact our quality of life. For the curator Francesco Garutti, who was interviewed by Aseman Sabet, this way of quantifying happiness within "emotional capitalism" is in symbiosis with a neoliberal economy for which well-being is dictated by our submission to a programmed life. For his part,

DES DICTATURES AU TEMPS DU NÉOLIBÉRALISME

Il est remarquable que la dictature soit à présent contagieuse,
comme le fut jadis la liberté.
Paul Valéry[1]

D'emblée, l'idée de dictature évoque un régime politique dont l'autorité s'appuie la plupart du temps sur une seule personne. Depuis à peine deux siècles, ce pouvoir s'érige parallèlement aux régimes démocratiques qui reposent, en principe, sur les libertés fondamentales garanties par l'État. Mais il faut aussi rappeler que cette notion de dictature ne se contente pas d'une seule vision autoritaire. En souhaitant renverser l'injustice causée par les privilèges de classes, Karl Marx envisageait la dictature du prolétariat comme un passage obligé afin de parvenir à un monde commun plus juste et plus équitable. D'autres, de nos jours, devant l'urgence de stopper radicalement le réchauffement climatique, se demandent s'il ne faudrait pas en arriver à un écologisme imposé afin de remédier au laxisme des régimes démocratiques incapables d'accélérer le processus au détriment de nos libertés de consommateurs. Autrement dit, en tant que forme de gouvernance, la dictature répond à différentes idéologies exigeant soit l'ordre ou l'équité. Mais, de façon plus subtile, ne peut-elle pas aussi s'exercer au sein même de la logique démocratique ?

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, le poète et philosophe Paul Valéry s'étonnait de la montée des dictatures dans une Europe qui s'était tant battue pour la liberté. Cet essor ne semble pas se démentir de nos jours et emprunte désormais plus d'une avenue. Certes, il y a le populisme qui gagne du terrain, mais il peut aussi se développer au sein de nos sociétés consuméristes où certaines valeurs s'imposent, notamment par l'intermédiaire de la publicité ou « l'art de vivre ». Ainsi, des modèles de beauté, de style de vie, se proposent à partir d'images véhiculées à travers les médias. Cette dictature de la beauté, de la réussite et de la performance à tout prix est souvent reflétée par la mise en valeur des biens de consommation. Comme l'explique Dominique Bourg[2], le néolibéralisme impose depuis des décennies sa puissance économique au-delà de notre souveraineté politique. Comme lieu de décision, la politique renie sa souveraineté au profit des instances économiques, voire technologiques, qui commandent nos façons d'agir, mais aussi de penser. La dictature n'a donc plus nécessairement à voir avec un régime qui s'exerce sous le contrôle d'un seul tyran. Bien au contraire, sa tyrannie se démarque subtilement par le biais de divers réseaux sociaux et plateformes publicitaires, lesquels formatent nos comportements, par exemple à travers des algorithmes qui nous suggèrent des produits ou des activités. Discrètement, ces phénomènes sociaux basés sur l'emprise de l'autre sur soi nous contraignent, selon les mots d'Alain Accardo, à une « servitude involontaire[3] ». Devant ces diktats du marché auxquels nous consentons, souvent aveuglément, certains discours critiques que promeuvent les artistes se révèlent éclairants.

Intitulé *La dimension éthérique du réseau*[4], le livre de l'artiste-photographe Benoit Aquin souligne, par des images prises sur plusieurs continents et dans des pays de toutes allégeances politiques, ce qu'il nomme la « dictature de l'efficacité ». On y voit des paysages urbains où prolifèrent des antennes-relais de téléphonie mobile et des réseaux électriques, mais aussi des personnes rivées à leur cellulaire. Dans un texte qu'il adresse à une certaine Elena, Anton Bequii, l'alter ego imaginaire de l'auteur, fait part de ses inquiétudes quant aux dérives technologiques. Il constate l'horrible contexte dans lequel l'humanité se déploie et se questionne sur le pouvoir de l'art, sur ce qu'il peut insuffler de bon dans les circonstances. Et pourtant, alors que, pour certains, cette logique mortifère annonce de sombres jours; pour d'autres, la multiplication du réseau des télécommunications laisse entrevoir une meilleure expérience de notre environnement immédiat. Car il faut l'avouer, ce monde hyper-connecté est aussi la nouvelle norme souhaitée par « l'industrie du bonheur ». L'exposition *Nos jours heureux*, présentée au Centre canadien d'architecture, à l'automne 2019, cherchait, entre autres, à mettre en lumière notre qualité de vie assujettie aux nouvelles technologies. Pour le commissaire Francesco Garutti,

in order to outwit this authoritarian neoliberalism, the artist Julien Prévieux reappropriates tools produced by the quantification system. In an interview he granted us, he explains that his work dissects the principles of measurement, evaluation and surveillance of individuals and thus "opens up a research field that critiques the current models of the society of control."

In the sphere of representation in which art is exhibited, the latter can act as a counter-power. The Chilean artist Voluspa Jarpa, some of whose interventions Diogo Rodrigues de Barros analyzes, seeks to remind the Chilean people of the importance of not forgetting the sufferings they were subjected to under the regime of Augusto Pinochet. In thus intersecting art and politics, Jarpa invites Chileans to reflect on their responsibility as citizens. This relationship between art and politics is also imperative when it comes to resisting governmental decisions that are increasingly being taken to the detriment of artistic freedom. This is what Juliette Soulez briefly evokes in reference to certain Eastern European artists, notably in Poland and Hungary, who oppose the political authorities' efforts to muzzle cultural institutions and critical discourse. The aim of this opposition is to maintain free discussion spaces in order to stimulate debate about social issues that public powers flout. It is also in reference to the phenomena of post democracy that Cristina Moraru analyzes various artistic propositions that she considers to be non-consensual zones, spaces that provide another way of looking at social life. This tension between art and politics is also a focus point in Umut Ungan's text, which draws inspiration primarily from Oliver Marchart's notion of conflictual aesthetics; according to the author, in order to be critical, art must occupy the social sphere of struggle whereby artists and citizens meet. This linking also appears to be essential when art is no longer considered a product, but rather as a way of approaching life in a context where it is no longer presented as an exchange value, but rather as a use value. This is something that was already favoured by Gustav Metzger in the 1970s through his advocacy for an art strike and the call to turn one's back to the art world production system, as Ariane Daoust and Aline Ginda recall in their text on the dictatorship of growth.

To complete the subject of this issue, in the "Debate" section, Samir Gandesha highlights another form of dictatorship, this time associated with morality, that a certain faction of leftist identity politics seeks to exert when it imposes its vision on what is morally permitted or not, and this without invitation or dialogue. In this section, which we are inaugurating with the current issue, we would like to provide a place for reflection about artistic expressions that may prompt a polemical discussion. Finally, the "Events" section presents the texts of Joni Low and Alexia Pinto Ferretti, both on the practices of Indigenous artists. This is followed by the "Reviews" section in which eleven texts focus on recent exhibitions, as well as the section dedicated to recent publications.

Translated by Bernard Schütze

André-Louis Paré

1. Paul Valéry, "Au sujet de la dictature", in *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *Œuvres*, tome II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 981. Translation mine.
2. Dominique Bourg, *Le marché contre l'humanité*, Paris, PUF, 2019.
3. Alain Accardo, *De notre servitude involontaire*, Paris, Agone, 2013. Translation mine.
4. Benoit Aquin, *La dimension éthérique du réseau par Anton Bequii*, Arles, Éditions Photosynthèses, 2019.

qui s'est entretenu avec Aseman Sabet, cette façon de quantifier le bonheur au sein du « capitalisme émotionnel » est en symbiose avec une économie néolibérale pour qui le bien-être est dicté par notre soumission à une vie programmée. De son côté, afin de déjouer ce néolibéralisme autoritaire, l'artiste Julien Prévieux se réapproprie les outils engendrés par le système de quantifications. Il explique, dans un entretien qu'il nous a accordé, qu'en décortiquant les principes des technologies de mesures, d'évaluation et de surveillance des individus, son travail « ouvre un champ de recherche critique des modèles actuels de société de contrôle. »

Dans la sphère de représentation dans laquelle l'art s'expose, celui-ci peut agir comme un contre-pouvoir. L'artiste chilienne Voluspa Jarpa, dont certaines interventions font l'objet d'une analyse par Diogo Rodrigues de Barros, a pour souci de rappeler au peuple chilien l'importance de garder en mémoire les souffrances qu'il a subies durant le régime dictatorial d'Augusto Pinochet. En faisant ainsi se rencontrer l'art et la politique, Jarpa invite les Chiliens à réfléchir à leur responsabilité citoyenne. Cette relation entre art et politique s'impose aussi lorsqu'il s'agit de résister à des décisions gouvernementales qui se prennent de plus en plus au détriment de la liberté artistique. C'est ce que rappelle brièvement Juliette Soulez alors que certains artistes et commissaires de l'Europe de l'Est, en Pologne et en Hongrie notamment, s'opposent à la volonté des autorités politiques de museler les institutions culturelles et le discours critique. Cette opposition a pour but de maintenir des espaces libres de discussions afin d'alimenter le débat sur des enjeux sociaux dont font fi les pouvoirs publics. C'est aussi en référence au phénomène de la post-démocratie que Cristina Moraru analyse, dans son texte, diverses propositions artistiques qu'elle considère être des zones non consensuelles, des espaces disposant d'un autre regard sur la vie en société. Cette tension entre art et politique est également analysée dans le texte d'Umut Ungan qui s'appuie surtout sur l'esthétique conflictuelle d'Oliver Marchart; selon l'auteur, pour être critique, l'art doit investir la sphère sociale des luttes à partir de laquelle artistes et citoyens se rencontrent. Ce rapprochement semble enfin être aussi essentiel lorsque l'art n'est plus considéré comme un produit, mais comme une façon d'aborder la vie et du moment qu'il n'est plus présenté sous sa valeur d'échange, mais plutôt comme valeur d'usage. C'est ce que privilégiait déjà Gustav Metzger, dans les années 1970, en promulguant la grève de l'art et en tournant le dos au système de production du monde de l'art, comme le rappellent Ariane Daoust et Aline Ginda dans leur texte sur la dictature de la croissance.

Pour compléter ce dossier, Samir Gandesha aborde, dans la section « Débat », une autre forme de dictature, cette fois associée à la morale que souhaite exercer une certaine faction de la gauche identitaire alors qu'elle cherche de plus en plus à imposer sa vision des choses à ce qui est moralement permis ou non, sans invitation au dialogue. Cette section, que nous inaugurons avec ce numéro, a pour but d'offrir des réflexions sur l'expression artistique susceptibles d'engendrer des points de vue contraires. Enfin, la section « Événements » propose les textes de Joni Low et d'Alexia Pinto Ferretti, ayant tous deux pour sujet les pratiques d'artistes autochtones. S'ensuivent la section « Comptes rendus », dans laquelle onze textes se penchent sur des expositions récentes, ainsi que celle consacrée aux ouvrages reçus.

André-Louis Paré

1. Paul Valéry, « Au sujet de la dictature », dans *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Œuvres, tome II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 981.
2. Dominique Bourg, *Le marché contre l'humanité*, Paris, PUF, 2019.
3. Alain Accardo, *De notre servitude involontaire*, Paris, Agone, 2013.
4. Benoit Aquin, *La dimension éthérique du réseau par Anton Bequii*, Arles, Éditions Photosynthèses, 2019.

P. 6-11 : **Benoit Aquin**
Réseaux électriques n° 164, Katmandou, Népal, 2014-2019. *Antenne-relais de téléphonie mobile n° 64*, Bathinda, Inde, 2014-2019. *Réseaux électriques n° 62*, Los Angeles, États-Unis, 2014-2019. Photos : avec l'aimable permission de l'artiste/Courtesy of the artist.

118

FINAL

PARTY